

Jacques BERTIN

Ce leitmotiv apparaît donc comme une excuse utilisée par les médias pour cacher leur propre ignorance ou pour justifier certaines économies.

Mais de quelle géographie est-il question?

De la géographie verbale, chère aux jeux radiophoniques? Quelle est la capitale du Népal? du Honduras? Nous disposons tous d'une certaine connaissance géographique verbale. Par exemple, il suffit de prononcer le mot «Bretagne» pour qu'une série de traits caractéristiques soit disponible dans notre mémoire et soit prête à surgir à la moindre sollicitation: bateaux, marins-pêcheurs, temps frais, crachin, crêpes, coiffes régionales... Cette géographie sonore est le résultat d'une longue imprégnation qui a commencé à l'école et qui est entretenue par la lecture et, pour la plus grande partie de la population, par la radio et la télévision. Elle peut être passionnante; lire la description du climat sibérien par Camena d'Almeida, dans la *Géographie Universelle* marque le lecteur d'une façon indélébile. Si vous la complétez par la lecture de Robinson Crusoe, prendre le Transsibérien devient un plaisir.

Cette géographie verbale a bien sûr ses limites, généralement régionales: remplacez, par exemple, le mot «Bretagne» par le mot «Thiérache»! Elle a aussi ses ambiguïtés: la ville de Nantua est-elle dans le Jura? Non, elle est dans l'Ain! Quelle terrible critique de l'enseignement géographique!

Elle a enfin ses impossibilités: le Népal et le Honduras ont-ils une frontière commune? La réponse implique que l'on sache où se situent ces deux pays, ce qui est impossible sans la perception, à un certain moment, d'une carte du monde, c'est-à-dire d'une *géographie visuelle*.

Néanmoins, c'est sur la géographie verbale que s'appuient la télévision, l'éditeur et, quelquefois, le géographe pour exclure toute carte, c'est-à-dire tout système de corrélations spatiales. Ce ne sont pourtant pas les moyens qui manquent. Leur accroissement, en un demi-siècle, met à notre disposition la photo-couleur et le cinéma banalisés, les films à sensibilité sélective, la digitalisation de l'image, l'hélicoptère, l'avion, le satellite, la quadrichromie et la télévision multicanaux. Et, malgré cette accumulation des moyens techniques, médiatiques et pédagogiques, la géographie visuelle publique reste immobile quand elle ne recule pas.

Car lorsque Cousteau nous montre ses poissons ou le mascaret sur l'Amazone, quand Tazieff nous parle du Rift, quand le regrette Dieuleveult nous faisait visiter Pagan, quand Nicolas Hulot —mais au fait, où est-il encore allé?... qu'avons-nous mémorisé? Des poissons, des mots, des pagodes, mais pas de «géographie». Quel dommage, quand on considère la somme des moyens mis en œuvre. Souvent même, ces moyens soulignent l'inintérêt géographique des responsables de ces coûteuses expéditions. Il me souvient d'un reportage sur les hauts plateaux boliviens. En premier plan des lamas; puis la tête du lama; puis la bouche du lama; puis, tout à coup, l'horizon et cet impressionnant paysage désertique de l'Altiplano. Mais c'était une erreur de cadrage et, dans la seconde suivante, on était revenu... sur le lama! Pourquoi aller si loin et gaspiller tant d'argent quand on peut faire le même reportage au Zoo de Vincennes?

Pourquoi Tazieff, au lieu de nous «parler le Rift», ne commente-t-il pas, cartes à l'appui, ce film japonais qui survole les spectaculaires escarpements de faille qui encadrent ce fossé, berceau potentiel de l'humanité, et que la caméra a si bien montré et si mal situé.

Les Français ne connaissent pas la géographie!

A qui la faute, quand ceux qui la connaissent ne prennent pas les moyens de la communiquer? Seul Alain Bombard a su situer géographiquement ses récits qui lui ont d'ailleurs valu le Prix de la meilleure série d'émissions.

La géographie à l'école

Devant la carence des médias, il reste l'école. Que dire, que montrer aux enfants en attendant que les médias fassent leur travail en matière de géographie?

Chacun sait que rien ne remplace le bon pédagogue. Il sait choisir ses sujets, ses exemples, ses images et faire passer sa passion. En fait, il sait *intéresser*. Il anime et vivifie les documents et on peut lui faire confiance, il ne construira pas d'images insignifiantes.

En conséquence, lorsque cette animation nécessaire ne peut plus reposer sur la présence de l'animateur, les images et les cartes se doivent d'être intéressantes et significatives par elles-mêmes, et c'est leur spectacularité qui doit donner envie de recourir au texte et non l'inverse.

On constate, en effet, que les «schémas» sont ignorés tandis que les images spectaculaires, photographiques, satellitaires ou cartographiques sollicitent naturellement l'intérêt, l'interrogation, sans qu'il soit nécessaire d'intervenir.

On est éloigné ainsi de la conception actuelle des documents pédagogiques qui, dans une analyse erronée de la simplicité visuelle, accumulent les tata, popo, pépé, pipi graphiques à côté d'une géographie sonore qui ne passera qu'à la longue et par d'autres moyens.

Mais cette observation a-t-elle quelque chance d'être prise en considération? Il me souvient d'un survol, en Alaska, du Mont Mac Kinley, sans nul doute l'une des plus majestueuses montagnes du monde par son isolement, sa blancheur, sa hauteur et sa gerbe de glaciers. Sur des centaines de passagers, nous étions moins de dix à nous régaler de cette merveille!

Est-ce seulement un problème d'instruction?